

ARGUS ET VERT-VERT

BUREAUX :

Rue Impériale, 33,

Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures

RÉUNIS



ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

LYON : 3 fr. par trimestre

PROVINCE : 3 francs 50 cent.

THEATRE DES CÉLESTINS

Les rentrées et les débuts qui s'accomplissaient depuis quelques années devant les banquettes vides, et en présence des ouvreuses tricotant mélancoliquement leurs bas, ont cette année provoqué de furieuses tempêtes.

C'est un heureux symptôme, il prouve en effet que le public reprend goût aux choses du théâtre, et qu'il tient à s'en occuper. — Si le directeur doit se frotter les mains de voir la foule se passionner, il n'en est pas malheureusement de même pour quelques artistes, car il en est parmi eux qui, comme on le dit vulgairement, paieront les pots cassés ; c'est ainsi que M. Constant Théry a été obligé de résilier devant une forte opposition.

La rentrée de MM. Bondoïs, Laty, Train, Herville, Belliard, Luco, Seiglet, Martin, de M^{mes} d'Herblay, Abit, Smith, Maurel, Jeanne et Ballauri, — s'est accomplie au milieu des bravos ; — mais avec des nuances, qu'il n'est pas nécessaire d'indiquer et qu'implique l'importance ou l'insignifiance des emplois.

Nous n'avons point pour habitude de parler des débuts ; le public est sur ce chapitre maître absolu, et nous devons nous borner à enregistrer ses arrêts ; cependant il est des débuts qui se produisent dans de telles conditions que le résultat final étant prévu, il n'y a nul inconvénient à en parler : c'est ainsi qu'à sa première apparition M. Montbazon a fait la conquête du public, de telle sorte qu'on l'a fêté et rappelé : — ce

succès s'est continué au second début de cet artiste qui a encore été applaudi et rappelé.

M. Montbazon est-il appelé à donner une seconde jeunesse à ce pauvre drame qui depuis quelques années ressemblait à un phthisique arrivé à la troisième période ?

M. Ménéhand, premier comique, a fait un premier début fort heureux dans le *Rossu*. Cet artiste ayant appartenu pendant trois ans à la troupe des Célestins eut pu, ce nous semble, se contenter d'une simple rentrée : il a, par un sentiment de déférence pour le public, cru qu'il devait se soumettre à la règle commune des trois débuts. — Ce ne sera qu'une pure affaire de formes ; nous pouvons même ajouter, sans être devin, que le troisième début de M. Ménéhand sera pour lui le prétexte d'une ovation, car il s'accomplira dans le *Testament de César Girodot*, dans lequel M. Ménéhand avait obtenu sur notre scène un si colossal succès, lors de la création de cette pièce.

M. Berthelier a commencé la série de représentations qu'il se propose de donner aux Célestins ; à en juger par la foule qu'avait attiré la première, la série sera fructueuse et pour l'artiste et pour la direction ; on se tordait de rire, on applaudissait, on criait bis, et si M. Berthelier s'était rendu à tous les rappels, il eut encore chanté la chanson du *Petit Ebéniste* à cinq heures du matin.

Nous comprenons parfaitement ce succès, M. Berthelier a le grand art de savoir se transformer, de créer des types, et de faire une œuvre complète d'une chansonnette en trois couplets, par la

variété et l'imprévu des effets qu'il en tire.

Allons, il y a encore aux Célestins de belles soirées pour l'éclat de rire et pour..... le caissier.

ERNEST DE C....

LE DINER EN VILLE.

Un chroniqueur Parisien vient de publier contre le dîner en ville, la petite satire qu'on va lire.

C'est très-fin, très-spirituel et très-vrai, mais notre chroniqueur pourra peut-être apprendre à ses dépens que toute vérité n'est pas bonne à dire.

Qui donc osera après cette profession de foi l'inviter à dîner ?

Le retour des primeurs — et des fruits auxquels les fleurs mêlent leur odeur variée et leur riche couleur donnent au palais et à la vue des voluptés douces et naturelles qui reposent de toutes les sophistications culinaires de l'hiver. On se sent soulagé de n'avoir plus à manger tant de truffes.

Enfin, on est heureux de n'avoir plus à dîner en ville.

Le sentiment de l'hospitalité, l'ennui de manger seul, la gourmandise, l'ostentation, ont créé cette corvée inhospitalière qui s'appelle le dîner en ville et que les Parisiens s'infligent entr'eux avec une férocity implacable et toujours croissante.

Aussi vers la fin de l'hiver, alors que la session des truffes annonce ses dernières séances, les délicats et les sensés

qui veulent défendre leur goût et leur estomac, se sentent, comme délivrés d'un péril ou d'un cauchemar.

Fort peu de gens, quand ils se mettent dans l'esprit de donner à dîner, se rendent honnêtement compte de ce qu'ils entreprennent sur leurs semblables.

La principale préoccupation d'un amphitryon est de montrer :

Son argenterie,

Son mobilier,

La toilette de sa femme.

Nous ne parlons pas du dîner comique où l'on mange des vols-au-vent, du turbot sanguinolent, du gibier douteux et des truffes de Montmartre, où la maîtresse de la maison organise au dessert un défilé méthodique et interminable de tous les bonbons fanés et des petits fours plâtreux qu'elle a achetés elle-même, et dont elle récite tous les noms. C'est du guet-à-pens, on en rit plus tard; c'est le dîner Paul de Koch, il est odieux non moins que risible. C'est surtout par le dessert qu'il attente au système nerveux des convives.

Nous parlons du dîner ordinaire qui n'est qu'honnêtement mauvais sans être ridicule; du dîner qu'on appelle improprement un dîner de bonne maison, parce qu'il est servi par deux gredins en livrée, que commande un autre gredin généralement grand, habillé de noir, et décoré du titre de maître d'hôtel.

Ce matador de l'office est à jamais exécrable. Les deux autres valets se contentent de tacher les habits et les robes des convives. Celui-là découpe les pièces du menu de façon que les bons morceaux restent pour la cuisine. Sous son couteau, les pilons deviennent des blancs; les blancs ne sont pas pris dans le droit fil, les grosses pièces ne sont jamais attaquées dans la noix, les truffes disparaissent ou sont noyées dans ce gargottis fallacieux appelé : sauce Périgieux, et dont la base n'est que de la pelure de

truffes chamarrée d'une immonde chair à saucisses.

Il faudrait au moins que ce scélérat imposant vous présentât le plat sur lequel il a étalé sa victuaille taillée en fausse coupe.

Dans beaucoup de maisons, c'est lui qui choisit lui-même et dépose sur l'assiette qui vous est présentée, les arêtes de poisson, les croupions déguisés, les quarts de truffes, les miettes de foie gras, les deux asperges *en branche*! Crie-t-il et les douze petits pois, que sa générosité vous distribue.

Ce genre de service est désobligeant, parce qu'il vous met à la discrétion d'un homme dont l'intérêt persistant est de faire disparaître les ailes et de n'offrir que les pilons.

Chacun doit se servir lui-même, à son goût, à sa proportion, dans le plat qui est mis à sa portée.

Une des plus grandes douleurs du dîner en ville, c'est l'uniformité de son organisation et de son menu; qui en a mangé un, en a mangé cent.

Après cette soupe ridicule, composée d'un bouillon pâle et sans œil, et dans laquelle s'entrechoquent de petits lozanges blancs.

Madère!

S'écrit sans rire un valet de pied qui fait semblant de croire qu'il tient à la main du vin de Madère et non pas une décoction de fleur de sureau, étendue d'eau-de-vie de pomme de terre.

Château Yquem 47!

S'écrit un autre mystificateur; comme s'il ne savait pas qu'il verse du petit vin de Lunel coupé avec du Grave.

Turbot! sauce aux câpres! sauce aux crevettes!

La rage vous saisit. Nous sommes pincés, disent les gens d'expérience; nous n'échapperons pas le filet de bœuf aux champignons farcis.

Puis le délire vous prend. On mange

de tout un peu, on s'empoisonne avec variété et par petits morceaux, on grignotte sa mort.

Au dessert on voudrait du bouilli.

Dans la généralité, le dîner en ville est mauvais et pernicieux.

Par cette première raison que presque plus personne n'a de cave, et que la plupart des donneurs de dîners achètent du vin pour la circonstance, comme certains érudits ne prennent que dans Bouillet la science dont ils ont besoin pour le jour même.

C'est la cave Bouillet.

Quant au dîner qu'apportent tout à fait à domicile les entrepreneurs de festins, il n'en faut pas parler. C'est de la cuisine de confection, et quand leurs maîtres d'hôtel vous offrent leur éternel filet de bœuf à la jardinière, ils feraient mieux de dire : à la belle jardinière.

L'inconvénient du dîner en ville provient surtout de ce que son but n'est pas défini.

Si c'est un acte de politesse, il est manqué quand le dîner n'est pas bon.

Si c'est une partie de gourmandise, cela devient alors un rendez-vous sérieux, une épreuve grave, et la première chose à faire, si l'on consulte les gourmands, les buveurs fins, les raffinés de la table, ce serait d'en exclure les femmes.

D'abord, disent-ils, parce que les femmes se font attendre et n'arrivent qu'en retard. — Généralement ce retard est de trois quarts d'heure.

Puis elles portent des robes dont la jupe semble faire exprès de se glisser sous les pieds des chaises de leurs voisins.

Puis elles ne mangent pas. Les hommes sont honteux de manger à côté d'elles, et les domestiques mettent à profit cette sorte d'indifférence générale pour glisser leurs pilons et leurs carcasses, et ne donner que deux asperges — *en branche*.

Puis enfin les femmes prolongent le dessert et encouragent sa niaise profusion. Elles fuient devant le cigare. Trop heureux si elles ne vous envoient pas fumer dans une *smoking room* sans feu.

On devrait adopter franchement deux systèmes de dîner :

Ou le dîner raout, beaucoup de fleurs sur la table, peu de substances nourissantes, grand dessert, poires duchesse, petits fours, bombes glacées.

Ou le dîner pratique. Bon vin, pas de Madère, puisqu'il n'en existe plus, pas de plats majestueux, pas de fleurs, pas de petits fours.

C'est une utopie. Le mauvais dîner prévaudra ; il devient d'une fréquence inquiétante, et ses dangers sont tels, que, je le répète, ce n'est pas l'invité qui doit dans la huitaine envoyer sa carte chez l'inviteur, mais bien celui-ci qui doit le lendemain envoyer prendre des nouvelles de celui qu'il a voulu empoisonner.

CAQUETAGES.

A propos de la thèse de M. Grenier.

On était entre intimes, et pour complaire aux dames, tous ces messieurs de railler à tour de bras le pauvre matérialiste avec sa thèse.

Un monsieur sérieux se taisait.

— Ça, lui dit une précieuse, seriez-vous matérialiste ?

— Moi, madame, je suis propriétaire.

C'est la religion de bien du monde.

Le capitaine Blumer, conduisant sa compagnie au camp, venait, par une chaleur accablante, de faire une étape de 38 kilomètres.

Animé d'une louable sollicitude pour ses quatre-vingt-dix-sept hommes, il leur prescrivit de changer tous de chemises.

— Eh bien ! dit le plus ancien sergent aux soldats, n'avez-vous pas entendu ce qu'a dit le capitaine ?

— C'est que, sargent, nous n'avons pas de chemise pour sanger.

— Que vous dites une bêtise, mon garçon, répondit le sergent ; vous devriez savoir qu'un ordre doit toujours être observé militairement.

Changez entre vous !!!

M^{me} X... vient de donner le jour à un enfant dont l'appendice nasal peut passer pour insuffisant. Ce qu'apprenant, M^{me} Y..., ennemie intime de M^{me} X..., accourt, demande à voir le petit monsieur, s'écrie :

— Ah ! qu'il est charmant ! Permettez-moi de lui donner un nom.

— Lequel ? je l'ai déjà appelé Alfred.

— Eh bien ! appelle-le Alfred Néanmoins.

C'était après la première représentation de *Roland à Roncevaux*. Mermet rencontre Rossini dans les couloirs de l'Opéra. Le maestro avait l'air préoccupé d'un homme qui n'est pas pleinement satisfait de sa soirée.

Mermet croit devoir s'excuser : Gueymard était enrhumé, les choristes étaient las des répétitions... Puis, ajoute-t-il... la salle est si sourde !

— Elle est bien heureuse ! riposte Rossini.

Mermet n'est pas encore revenu de son saisissement.

Sans être un Archiloque, certain mari vient de faire à sa femme une réponse bien gentille.

Il faut vous dire que les deux époux vivaient à peu près comme chien et chat.

Avant hier, Monsieur avait risqué une tentative de conciliation.

Madame est gourmande et elle raffole des écrevisses. Il avait acheté lui-

même de splendides écrevisses à la halle et avait surveillé la confection d'une sauce bordelaise, une sauce à laquelle l'auteur d'*Antony* mangerait un huissier.

Madame s'était un peu humanisée devant cette attention délicate, — et convenablement épicée. Mais le lendemain.

— Monsieur ! je suis malade. Hier vous m'avez empoisonnée.

— Vous me croyez capable d'une plaisanterie aussi risquée !.. je voulais dire bisquée.

— Je vous dis que je suis empoisonnée. Vous ne me prouverez pas le contraire.

— Oh ! si, je vais chercher le docteur H... qui demeure en face, et je vais lui demander la seule justification possible. Je le prierai de procéder immédiatement à l'autopsie.

Un mot de M. Émile Blondet.

On demandait à mademoiselle M..., une actrice de l'Ambigu :

— Comment avez-vous pu prendre pour amant un mulâtre ?

— Que voulez-vous ? je suis en deuil.

Cadeau pour cadeau, je ne déteste pas la réponse de ce personnage auquel une Majesté dit un jour :

— Voulez-vous me permettre de vous offrir une grosse tabatière ornée de petits diamants ?

Le spirituel donataire lui répondit :

— J'aimerais mieux un gros diamant orné de petites tabatières.

Rossini fut, un jour, prié d'aller entendre une jeune fille, à la veille de ses débuts.

Le maestro consent et se place à l'orchestre dans une stalle très-voisine de la scène.

Il prêtait fort peu d'attention à la cantatrice et semblait, au contraire, très-préoccupé de quelque chose qui se pas-

sait près de lui. Un bec de gaz filait : Rossini ne le quittait pas des yeux. Le morceau fini, il se lève pour se retirer.

Les parents et les amis de la débûtante étaient suspendus aux lèvres du juge, attendant son arrêt.

— Il faudrait baisser ce bec de gaz, dit-il simplement, — et il se retira.

Un sergent venait de faire avec son caporal le tour d'un petit cimetière de village.

— Dites-donc, sargent, dit le caporal en sortant, c'est une grande famille que la famille *Cigit* ! on voit son nom partout.

— Ce n'est rien que ça, caporal, répondit le sous-off., j'ai vu une famille beaucoup plus nombreuse, à la dernière exposition : c'était la famille *Pinxit*.

Samedi dernier, un fermier des environs de Melun était venu au marché aux grains avec sa femme.

Sa fille l'avait chargé de commissions : rapporter sucre, café, huile, bougies, etc.

Vers neuf heures du soir, le cultivateur qui s'était laissé entraîner dans une partie de bézigue en 3,000 liée, songea qu'il était temps de regagner la ferme.

Il courut à l'auberge, fit atteler en deux temps et partit au galop.

Tout le long du chemin il se disait :

— Je crois que je n'ai pas fait toutes les commissions. Le sucre, le voilà ; le café, la bougie, l'huile, tout cela est dans le coffre du cabriolet ; mais pour sûr j'ai oublié quelque chose,

Arrivé à la ferme, un charretier vient lui ouvrir la grande porte.

Le fermier descend avec ses paquets.

— Et la bourgeoise ? demanda le charretier.

— Ah ! sapristi ! fait le fermier, je savais bien que j'oubliai quelque chose. Je l'ai laissée à Melun.

A une des représentations de Queen's

Théâtre, un monsieur, occupant un fauteuil d'orchestre, sentit ses pieds pressés par des bottines de femme.

La sensation fut d'abord délicieuse, mais à la longue elle devint insupportable. Ne pouvant tenir plus longtemps, le monsieur se tourna vers la dame en lui faisant remarquer poliment qu'elle avait les pieds sur les siens.

— Vos pieds, monsieur ? s'écria la dame.

— Oui madame.

— Je vous demande bien pardon, monsieur, mais je les ai pris pour un tabouret : ils sont assez grands pour cela !

— C'est possible, madame, mais je vous ferai observer que vous les couvrez tout entiers !

Un mot d'enfant bien amené, d'un chroniqueur :

Je passais hier dans le quartier du Temple.

Une boutique de marchand de vin était ouverte.

Et soudain une trappe se souleva, une tête parut, une tête de gamin d'environ quatorze ans, laquelle tête interpellant le groshomme qui siégeait majestueusement dans le comptoir, non sans s'être au préalable assuré qu'il n'y avait personne dans la boutique :

— Papa...

— De quoi ?

— Papa, il n'y a plus d'eau à la cave pour faire du vin au litre !

Un jeune étudiant, vendant souvent sa bibliothèque pour se procurer de l'argent, s'adresse un jour à C..., un libraire honnête homme :

— J'ai besoin de livres, lui dit-il ; l'auteur de mes jours vous les paiera.

— Je comprends ce que vous désirez, répondit le libraire ; vous voulez l'*Abrégé de la vie des Pères*. Je n'éditionne point cet ouvrage.

Une plaisante épitaphe recueillie dans un cimetière.

CY GIT

justement regrettée

DAME CATHERINE CLAIR POIROT
ÉPOUSE DE M. SÉBASTIEN PLUMEREL.

cette dame née pour le commerce à l'âge de 19 ans avant son mariage tenant seul-la-partie des draperies peut de temps après elle y réunis d'autres branches qui n'ont cessé qu'avec-elle-son état locupait nuit et jour ses désirs à acquérir par sa conduite leste et la confiance de tous le monde sa vie a été courageuse dans ses voyages inébranlable dans ses entreprise hardie dans ses acquisitions mais trop sensible aux tristesses aggravante ont abrégé ses jours et finy sa carrière le 6 juen 1822 âgée de 60 ans sans avoir fait de faux pas dans sa vie



Un Dulcamara, avec tout l'attirail de ses oripeaux, a parcouru dernièrement les villages de la Bohême. Il avait des remèdes pour tous les maux, entre autres il en vendait un pour préserver des coups de pieds de mulet.

— Voici mon remède, disait-il aux paysans, il est enveloppé dans du papier et bien cacheté. Achetez-le, seulement ne défaites pas l'enveloppe pendant le jour ; mon remède, en changeant de couleur perdrait toute son activité.

Le charlatan, après avoir vendu ses petits paquets, se mettait en voyage à la tombée de la nuit, au moment où le paysan, rentré chez lui, déchirait avec recueillement l'enveloppe et y trouvait un fil d'une longueur de deux mètres avec cette légende :

« Tenez-vous toujours à cette distance de la partie postérieure du mulet et vous ne craignez jamais ses coups de pied. J'ai dit. »

GENIN, gérant.